



Posture critique et sociologie de la traduction

Alexandre Serres

► **To cite this version:**

Alexandre Serres. Posture critique et sociologie de la traduction. Les Cahiers du CERCOR, Université Rennes 2, 2002, pp.76-84. sic_02283880

HAL Id: sic_02283880

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_02283880

Submitted on 11 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

<p style="text-align: center;">Posture critique et sociologie de la traduction Alexandre Serres, Université Rennes 2</p>
--

Texte d'une intervention lors du séminaire du CERCOR, Université Rennes 2,
du 27 janvier 2000

Référence :

Serres, Alexandre. « Posture critique et sociologie de la traduction ». *Les Cahiers du CERCOR*, n° 1, septembre 2002, p. 76-84.

Une réflexion sur les postures critiques en Info-Com ne peut pas ne pas aborder la nouvelle anthropologie des sciences et des techniques, défendue par le Centre de Sociologie de l'Innovation de l'Ecole des Mines.

Trois grandes questions méritent sans doute d'être posées - et reposées car elles sont depuis longtemps débattues - à propos de ce courant :

- en quoi la sociologie de la traduction constitue-t-elle une « posture critique », à la fois radicale et globale, dans le champ élargi de la sociologie des sciences et des techniques ?
- en quoi cette approche critique peut-elle être féconde pour les SIC ?
- quelle « critique de la critique » peut-on faire en retour à cette approche ?

Comme ces questions sont très vastes, seule la première, la plus fondamentale, sera balayée ici, en laissant à la discussion le soin de répondre aux deux autres.

Radicalité et extension du domaine de la critique latourélienne

Pourquoi qualifier de radicale l'approche de ce courant ? Parce qu'elle touche aux racines mêmes, aux fondements, aux présupposés d'un grand nombre de représentations, de modèles et de paradigmes concernant la science, la technique, la société, la politique.

Ainsi ont été tour à tour remis en question :

- l'idée de l'autonomie des sciences par rapport au social ;
- le mythe du progrès ;
- la notion de modernité (qui n'existe pas pour Latour) ;
- le « Grand Partage » entre les sociétés rationnelles, « modernes » et les autres (les sauvages) ;
- la séparation entre les techniques et l'humain ;
- l'opposition entre faits culturels et faits techniques ;
- la distinction entre les faits et les valeurs.

La question cruciale, au coeur de la critique latourélienne dans tous ses écrits, est sans aucun doute la conception de la science ou des sciences, ou plutôt des « techno-sciences », et de leurs rapports avec la société.

En partant de cette thématique centrale, à savoir le rapport sciences-techniques et société, on peut tenter de décomposer très schématiquement en trois temps forts l'approche critique de Latour. Certes, ces trois temps ne se distinguent pas aussi nettement dans son oeuvre, ils ne résument pas toute sa richesse et sa diversité, mais ils correspondent chacun à un axe majeur, plus ou moins développé selon les écrits :

- 1er temps : la remise en question de la soi-disante « pureté » des sciences, défendue par l'épistémologie classique : le postulat fondamental est ici l'idée de la « construction sociale des sciences et des techniques ». Critique de l'épistémologie des sciences, qui isole la science de la société.
- 2ème temps : l'extension de la critique à l'autre terme du couple Technique / Société : si les sciences et les techniques sont « socialement construites », la société, le social sont eux « techniquement construits ». Critique de la sociologie, qui réserve le social aux seuls humains...
- 3ème temps : le prolongement politique. Cette séparation artificielle opérée entre la science et la société, qui fonde notre conception de la « modernité », non seulement confère à la science le pouvoir démesuré de « dire le vrai », mais en retour paralyse la politique et la vie démocratique. Critique de la philosophie politique de la « modernité », à travers la remise en cause de la distinction entre les faits et les valeurs.

PREMIER TEMPS : L'ÉPISTÉMOLOGIE DES SCIENCES BOUSCULÉE PAR LA « CONSTRUCTION SOCIALE DES SCIENCES »

On sait que le modèle de la traduction est né de la double critique des conceptions « classiques » de l'épistémologie des sciences et des modèles de l'innovation, remises en cause amorcées par les courants relativistes anglo-saxons de la sociologie des sciences des années 70.

Ainsi Callon et Latour ont-ils d'abord repris à leur compte l'un des principes méthodologiques de la nouvelle sociologie des sciences, énoncé dans le « programme fort » de Bloor : le « principe de symétrie », qui invite à traiter sur un pied d'égalité et avec les mêmes explications le succès ou l'échec d'une invention, d'une innovation, la science ou la « non-science », le rationnel ou l'irrationnel. Là où les modèles traditionnels de l'innovation expliquent le succès par les propriétés intrinsèques de l'invention ou le génie des inventeurs, et l'échec par les résistances de la société à l'innovation, le « principe de symétrie » réintroduit les facteurs sociaux à parts égales dans la balance.

Cette première symétrie de l'explication, qui met sur le même plan les contenus et les méthodes scientifiques, les résistances culturelles ou sociales, les croyances vraies ou fausses..., a fourni le soubassement d'une nouvelle conception des sciences et des techniques, selon laquelle celles-ci sont « socialement construites ».

Conception reprise par tout un courant important de la sociologie des sciences en Grande-Bretagne, appelé le modèle SCOT (*Social Construction of Technology*, ou Construction Sociale des Technologies). Au départ simple règle méthodologique d'observation sociologique (rejet des *a priori*, refus de privilégier un type d'explication plus qu'un autre, prise de distance par rapport à ses propres valeurs...), le principe de symétrie n'en est pas moins une profonde remise en cause de l'épistémologie « classique » de la science, fondée sur la nette séparation de la Science et de la société, sur la supériorité de la méthode scientifique, sur la distinction entre rationnel et irrationnel, etc.

La « socialité » des sciences et des techniques constitue donc l'un des premiers éléments de l'approche de Latour et Callon : leur nouveau modèle de l'innovation, le modèle de la traduction, place le jeu des acteurs, les interactions, les controverses, les processus « d'intéressement » et d'association... au coeur des processus d'innovation.

La « construction sociale des sciences » est sans aucun doute l'un des acquis les plus forts de l'approche du CSI (d'autant plus que le CSI n'est pas le seul courant à se réclamer de cette problématique).

DEUXIÈME TEMPS : LE TISSU SANS COUTURES, L'HYBRIDITÉ TECHNIQUES-SOCIÉTÉ OU LA CRITIQUE DE LA SOCIOLOGIE

Mais Latour et Callon vont prolonger ce « principe de symétrie » (entre succès et échec, science et non-science), en l'étendant dans deux directions : à la relation Nature-Société (ce sera le « *principe de symétrie Nature-Société* », ou « *principe de symétrie généralisé* ») et aux Non-Humains (*principe de symétrie Humains-Non-humain*).

Avec le premier principe (Nature-Société), les facteurs sociaux ne suffisent pas à expliquer le devenir d'une innovation, les croyances vraies et les croyances fausses. Si on ne peut pas faire appel à la seule Nature (c.a.d. à la réalité « pure » du monde extérieur, ou aux lois de la science) pour expliquer la production des faits scientifiques, inversement les facteurs sociaux n'expliquent pas tout. Le social tout seul ne fait pas tenir la science et les techniques. Il y a co-production de la nature et de la société, aucune ne pré-existe à l'autre, et l'explication sociologique doit donc prendre à parts égales les aspects techniques et les aspects sociaux concernant à la fois la nature et la société. C'est la notion de « *socio-nature* », ou « *d'hybride* », popularisée par Latour et désignant cette imbrication totale de la nature, du technique et du social.

L'autre extension du principe de symétrie concerne les *Humains et les Non-Humains* : par non-humains, Latour et Callon désignent toutes les entités non humaines (animaux, artefacts, instruments...), généralement non prises en compte, réduites au silence par la sociologie, centrée sur le seul jeu social des acteurs humains. Les sciences et les scientifiques ne cessent pourtant de faire parler ces entités (à travers les instruments scientifiques de mesure, d'observation, de visionnement...), de s'en faire les porte-parole. Ces entités non humaines interviennent donc avec autant de force et de présence dans la production des faits scientifiques et techniques que les humains, et il s'agit, pour la nouvelle sociologie des sciences, de les prendre en compte, autant que les acteurs humains, de saisir les associations multiples, hétérogènes, compliquées... auxquelles elles donnent lieu.

Réhabilitation du technique, de la matière, des artefacts, des instruments, des outils, des supports, sans lesquels aucune science, aucune technique, aucune société ne peut s'établir. De même que les « techniques sont socialement construites » (modèle *SCOT*), les sociétés sont techniquement construites (modèle *TCOS* : *Technical Construction of Society*, selon l'expression de sociologues néerlandais).

Mais Latour et Callon vont encore plus loin que les modèles *SCOT/TCOS*, qui continuent de poser séparément (même s'ils ne les opposent plus) techniques et sociétés.

La conception globale des sciences et des techniques, proposée par le CSI, dépasse le « couple techniques / société », avec l'image du « *tissu sans coutures* » : on ne peut pas séparer les facteurs techniques et sociaux, il n'y a pas plusieurs instances autonomes, distinctes (le Culturel, le Technique, le Social, le Naturel...), mais une réalité hybride, faite d'un entrelacement fin de multiples composants, d'associations d'entités hétérogènes, de processus de traduction, de construction de réseaux plus ou moins solides, plus ou moins étendus.

Dans cette conception, la notion de traduction est bien sûr centrale, puisqu'elle définit toutes les opérations, les interactions, les processus, par lesquels les acteurs définissent, déplacent, détournent d'autres acteurs et actants. Traduction étant ici à prendre au double sens linguistique (traduire d'une langue dans une autre) et géométrique de translation, déplacement.

Par les notions d'hybridité, de tissu sans coutures, d'associations, de traduction, Latour et Callon bousculent de nombreuses catégories familières et c'est ce postulat, que l'on peut

qualifier d'« associationniste », qui caractérise le mieux la radicalité de la posture critique du modèle de la traduction.

Ce postulat a des conséquences théoriques très fortes, car il conduit à revisiter la plupart de nos découpages habituels. Ainsi, dans le seul domaine de la sociologie des innovations, il oblige à tenir ensemble, à égalité, tous les composants du processus d'innovation : acteurs humains, non-humains, textes, discours, instruments, valeurs, etc. Non seulement tous ces ingrédients sont inséparables, mais il n'y a plus de prééminence de l'un ou l'autre : l'innovation ne s'explique pas plus par la seule logique technique que par l'imaginaire technique, ou par le jeu social des acteurs, des groupes sociaux et de leurs intérêts. Le principe de symétrie généralisée oblige à essayer de tenir toutes les pièces du puzzle à la fois, en ne considérant que les processus, les associations, les controverses et les réseaux constitués.

Un deuxième postulat fondateur du modèle de la traduction est à la fois théorique et méthodologique : le postulat immanentiste.

Au plan théorique ou philosophique, il se manifeste par le rejet sans appel de toutes les transcendances, de toute explication causale fondée sur un principe supérieur (les inventions scientifiques s'expliquant par les seuls « progrès de la Raison », etc). Latour n'a cessé de dégonfler les baudruches fondées sur le « discours des essences » - ces entités abstraites appelées « La Science, La Technique, La Nature » - en opposant par exemple constamment les sciences à La Science, pour bien marquer ce refus d'une conception essentialiste, transcendantale des sciences, plaçant celles-ci à l'extérieur de la société, de la politique.

Le postulat immanentiste est également un principe méthodologique fondamental dans cette approche : il consiste notamment, pour comprendre les innovations, à entreprendre le suivi des acteurs, des actants, des circonstances, de leurs déplacements, etc., sans grille de lecture *a priori*.

L'un des traits marquants caractérisant l'évolution de la pensée de Latour est sans doute l'extension progressive de son champ d'application. La remise en cause de l'épistémologie des sciences a d'abord permis la construction d'un modèle en opposition aux *modèles diffusionnistes* de l'innovation. Puis, en mettant constamment au centre des analyses la question de l'imbrication techniques/société, de leur co-production, Latour en est venu rapidement à une critique forte de la sociologie, accusée de reposer sur une conception appauvrie d'un social composé seulement d'humains, évacuant toutes les entités non-humaines qui structurent également la société (voir notamment « Une sociologie sans objet ? »).

TROISIÈME TEMPS : REMISE EN CAUSE DE LA PHILOSOPHIE POLITIQUE

Toujours à partir de la même question centrale des rapports science/société, Latour en arrive aujourd'hui à une remise en cause encore plus décapante de la philosophie politique courante (dans son dernier ouvrage « Politiques de la nature ») et se lance dans un projet follement ambitieux, puisqu'il s'agit ni plus ni moins de refonder la politique, ou plutôt l'écologie politique, en appelant à l'introduction des sciences dans le débat public.

Quoi qu'on en pense, il faut souligner la grande cohérence de sa démarche puisque, après avoir fortement critiqué la séparation entre sciences et société et après avoir montré que cette entreprise de « purification » empêchait de bien saisir la nature des sciences et les processus de construction des faits scientifiques, il boucle la boucle dans son dernier livre, en montrant que cette même séparation ancestrale du Scientifique et du Politique empêche le véritable exercice de la vie politique. Le clivage sciences/politique n'est donc qu'une variante du même clivage

fondateur sciences/société, et Latour aborde une nouvelle fois simultanément les deux termes du couple, mais sous un angle délibérément politique.

Il est impossible de présenter ici cet ouvrage complexe, d'autant plus difficile qu'il constitue une tentative de redéfinition totale des notions et du vocabulaire courants de la politique et de l'épistémologie, apparaissant parfois comme une sorte d'« usine à gaz » conceptuelle où l'on peut se perdre facilement. En laissant donc de côté toutes les propositions de Latour pour refonder la démocratie, je présenterai très brièvement la métaphore qui sert de point de départ à son argumentation et qui est une reprise de la célèbre allégorie de la Caverne de Platon.

Cette image de la Caverne sert à définir la représentation commune d'un monde divisé en deux parties nettement distinctes :

- d'un côté la Caverne, où sont enfermés les hommes, représentant l'enfer du social, le monde des opinions, des représentations...

- à l'extérieur de la Caverne, se situe le monde réel des choses, de la nature, de la vérité, que seuls les philosophes et les savants sont autorisés à découvrir.

Cette séparation induit une première rupture : l'obligation pour le savant, pour le philosophe de s'extirper de la Caverne, du monde social, pour accéder à la vérité des choses. « *Il n'y a pas de continuité possible entre le monde des humains et l'accès aux vérités « non faites de main d'homme »* ». La vérité (des choses) ne peut être qu'extérieure au monde social des humains. Première séparation entre le monde social et la science. Mais une deuxième rupture est contenue dans ce mythe fondateur : seul le Savant, désormais détenteur des vérités sur le monde réel, sera autorisé à revenir dans la Caverne pour y mettre de l'ordre, apporter les lumières et clouer le bec aux ignorants.

Privilège exorbitant de la science, seule habilitée à clore les discussions du monde social et du politique.

Quelles sont les conséquences de cette double coupure sur la vie publique ?

Une répartition des pouvoirs, avec d'un côté ceux « *qui ont la parole mais pas l'autorité* », les politiques, qui ne peuvent que discuter sans fin des valeurs et des problèmes de la vie en commun, sans pouvoir trancher véritablement puisqu'ils n'ont pas accès à la vérité des choses, et d'un autre côté, ceux qui « *ont l'autorité mais pas la parole* », qui font parler le « monde muet des choses », qui sont du côté des « faits », et qui ont l'autorité pour mettre fin aux bavardages (il ne faut pas importer de boeuf anglais, il faut diminuer les émissions de gaz carbonique, etc).

Cette division fonde le pouvoir des scientifiques, seuls capables de faire parler le monde silencieux de la nature, par le biais de l'instrumentation scientifique et cette double rupture entre le monde réel et le monde social, entre « les choses telles qu'elles sont » et « les représentations que les humains s'en font », est au fondement de l'épistémologie, de la science et de la conception occidentale de la politique.

Or cette représentation, cette séparation en deux « chambres » est aujourd'hui en crise, la chambre du politique étant de plus en plus paralysée par celle du scientifique.

Pour réconcilier les deux « chambres », les réunir dans un seul « collectif », Latour propose de laïciser les deux ensembles de la politique et des sciences, ce qui implique de remettre en question la notion même de Nature, dont il faudrait se débarrasser, et de questionner la distinction habituelle entre les faits et les valeurs.

Selon lui en effet, la séparation entre sciences et politique est fondée sur cette distinction fondamentale entre les faits et les valeurs :

- les faits sont du côté de la science, ils se présentent comme indiscutables, et doivent permettre de s'entendre sur ce qui caractérise le « *monde commun* », le monde des choses et de la nature ;

- les valeurs, elles, sont discutables, du côté de la politique qui les prend en charge, et servent à définir le « *bien commun* », distinct du monde commun.

Si on mélange les deux, on tombe, selon l'épistémologie, dans l'irrationnel. Qu'est-ce qui ne va pas dans cette répartition, selon Latour ?

Il décompose d'abord les « *inconvénients* », ou les faiblesses des deux notions et met en lumière deux exigences contradictoires qui y sont contenues.

Du côté des *inconvénients* :

- la notion de « *fait scientifique* », dans son acception courante, désigne d'abord l'aboutissement d'un long processus de fabrication. « *Les faits sont fabriqués* », et le terme de fait passe sous silence les innombrables étapes de la construction de ces faits, toutes ces phases d'incertitude, d'expérimentation, d'ébauche, de tâtonnement... Premier *inconvéniement* donc : la notion de fait comprend à la fois le processus de fabrication, cad l'incertitude et la discussion, et la clôture de ces discussions, l'établissement d'une certitude provisoire.

Autre problème de la notion de fait, souvent mis en valeur par l'épistémologie : les « *faits bruts* » sont toujours l'expression d'une théorie, d'un modèle, d'un paradigme, d'une « *mise en forme* ».

- du côté des valeurs, on trouve un *inconvéniement* majeur : leur dépendance totale de la définition préalable des faits. « *Les valeurs arrivent toujours trop tard* » et ne peuvent plus contester l'existence des « *faits établis* » (*cf* tout le débat sur le clonage).

La définition des valeurs (de ce qui est souhaitable, moral, éthique, etc) évolue constamment sous la pression des avancées des « *faits* » scientifiques. Et si les moralistes tentent de se débarrasser de cette dépendance des faits, ils se réfèrent à des principes, des valeurs universelles abstraites, très éloignées de la multiplicité des mondes, « *sans prise directe sur le détail des faits* », qui restent l'apanage des seuls scientifiques. Impuissance des valeurs, donc, condamnées à courir derrière les faits scientifiques ou à se réfugier dans l'abstraction de principes généraux.

D'où le problème posé : comment lier les deux mondes, comment relier « *la définition du monde commun* » (les faits) et celle du « *bien commun* » (les valeurs). La « *solution* » proposée par Latour consiste à prendre en compte les deux exigences contradictoires, contenues dans ces notions de fait et de valeur :

- la notion de fait comprend à la fois une exigence de discussion, de perplexité, qui correspond à la phase de recherche, de tâtonnement, d'élaboration des faits, et une exigence de certitude, de clôture de la discussion (lorsque le « *fait* » est établi).

Dans la première phase d'incertitude, des entités nouvelles apparaissent, imprévues, suscitant discussions, controverses, complications..., appelées par Latour des « *propositions* » (une nouvelle entité découverte, une nouvelle association d'humains et de non-humains). Et Latour formule une première règle, une exigence de perplexité : « *ne pas simplifier le nombre de propositions à prendre en compte dans la discussion* ».

La deuxième caractéristique des faits concerne leur établissement, la fermeture de la « *boîte noire* », la fin des controverses : les nouvelles entités ne sont plus contestées, elles sont « *enregistrées* » comme des membres à part entière du collectif. Les propositions ont été « *instituées* ». Et la deuxième règle, concernant les faits, est alors la suivante : « *une fois les propositions instituées, il ne faut plus en discuter la présence légitime dans la vie collective* ». Exigence d'Institution.

Du côté des valeurs, quelles sont les exigences contradictoires ?

Dans l'appel aux valeurs une fois les faits établis, Latour voit d'abord la reconnaissance que d'autres entités, d'autres associations n'ont peut-être pas été prises en compte : on reproche aux scientifiques de nous placer devant le fait accompli, de ne pas prendre en compte d'autres associations Humains-NonHumains (les oiseaux migrateurs doivent se reproduire mais les chasseurs se placent du point de vue de leurs traditions...). Pour Latour, l'appel aux valeurs consiste donc en une exigence forte de consultation préalable.

D'où un troisième impératif : « *tu t'assureras que l'on n'a pas court-circuité arbitrairement le nombre de voix qui participent à l'articulation des propositions* ».

Dans l'exemple de la chasse aux palombes, cela signifie la consultation approfondie de tous les acteurs concernés : scientifiques, écologistes, chasseurs, état, Europe, etc.

Cette troisième exigence est très similaire à l'exigence de perplexité sur les entités.

Deuxième exigence dans la notion de valeur, habituellement confondue avec la première : l'articulation des nouvelles entités avec les anciennes, la hiérarchie des valeurs, des choix (faut-il privilégier les traditions des chasseurs ou les oiseaux, ou la mise en conformité avec l'Europe ?). D'où ce quatrième impératif proposé par Latour : « *discuter la compatibilité des propositions nouvelles avec celles qui sont déjà instituées, de façon à les maintenir toutes dans un monde commun qui leur donnera leur place légitime* ». Exigence de hiérarchisation, très proche de l'exigence d'institution des faits.

Au total, Latour ne propose rien d'autre (mais cette proposition est d'une difficulté considérable) que de regrouper différemment l'ancienne distinction faits/valeurs, en liant d'une part les exigences de perplexité devant les faits et de consultation des points de vue, d'autre part les exigences de hiérarchisation des valeurs et d'institution des faits. Il regroupe ces deux ensembles d'exigences dans deux pouvoirs : le pouvoir de « *prise en compte* » (qui répond à la question : combien sommes-nous ?) et celui de « *d'ordonnement* » (en réponse à la question : pouvons-nous vivre ensemble ?).

Ce n'est donc pas à une transgression de la distinction entre faits et valeurs qu'appelle Latour mais à une recomposition, certes difficile, de cette distinction.

Pour conclure très schématiquement, il s'agit donc d'inventer de nouvelles procédures, techniques et politiques, permettant de prendre en compte dans le débat public les multiples entités non-humaines, les nouvelles associations qu'elles créent avec les humains, de reconnaître réellement l'incertitude, la discussion et les controverses qui agitent le monde scientifique, de requalifier la distinction faits-valeurs, le tout avec l'objectif de mieux intégrer les sciences à la démocratie.

Quel apport de l'approche de Latour aux SIC ?

Qu'apporte la nouvelle sociologie des sciences aux SIC et quelles critiques peut-on lui faire ? Afin de fournir quelques pistes à la discussion, nous nous contenterons ici de pointer ici, sans les développer, les points qui nous paraissent les plus positifs de la nouvelle anthropologie des sciences et des techniques

En vrac :

- un autre modèle de l'innovation technique, plus fin, plus pertinent que les modèles diffusionnistes ;
- une autre conception des rapports sciences-société et techniques-société ;
- la réhabilitation du facteur technique dans la pensée, en lien avec la médiologie ;

- le regard critique sur un certain nombre de notions bien établies : il faut souligner le caractère stimulant, revigorant de la pensée de Latour, qui oblige à questionner de plusieurs présupposés bien établis ;

- dans l'analyse des processus communicationnels et informationnels, la prise en compte simultanée des réseaux sociaux, des acteurs et des artefacts (supports, outils...)

Cette « liste » n'est, bien entendu, que purement indicative.

QUELLES CRITIQUES À LA CRITIQUE ?

Trois critiques générales paraissent possibles, qui ne seront, là encore, que simplement évoquées :

- la difficulté méthodologique de mise en oeuvre des notions de la sociologie de la traduction, notamment dans l'histoire des innovations de grande ampleur (il faudrait pouvoir développer ici notre propre exemple de recherche sur l'émergence d'ARPANET, dans lequel se sont posées avec force la question du corpus, celle de la reconstitution des faits, etc. ;

- une certaine faiblesse, ou du moins un problème pour prendre en compte la dimension historique, les temporalités, la longue durée : comment penser les longues filiations, les filières, l'histoire des idées, le poids des idéologies, des cultures, etc., dans une vision purement immanentiste, réticulaire, « horizontale », centrée sur les associations d'acteurs ? La vision de Latour nous paraît parfois « a-historique », particulièrement dans le dernier livre, qui ressemble fort à une nouvelle utopie politique, déconnectée des pesanteurs historiques et politiques. Mais le propre des utopies ne réside-t-il pas dans cette absence de « lieu » (*ou topos*) et d'histoire ? L'essentiel est que l'utopie soit stimulante.

- une vision de la société et de la science parfois réduite à de purs rapports de force, pouvant donner lieu à une conception « libérale » de la société (bien que sur ce point, l'approche de la sociologie de la traduction ait suscité, selon nous, des interprétations souvent caricaturales ;

Devant un courant de pensée aussi riche, aussi fécond et diversifié que celui développé depuis plus de vingt ans par Bruno Latour et Michel Callon, toute tentative de synthèse en quelques pages est forcément vouée à l'échec. La présente communication entendait n'être qu'un éclairage partiel sur une approche incontournable pour tous ceux qui s'intéressent aux phénomènes socio-techniques, approche qui nous semble encore trop souvent ignorée et déformée dans le champ des Sciences de l'Information et de la Communication. Celles-ci auraient pourtant beaucoup à gagner de l'intégration critique de cette pensée dans les problématiques communicationnelles.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Pour toutes celles et ceux qui souhaitent aller plus loin et approfondir leur connaissance de la sociologie de la traduction, voici une petite bibliographie de quelques textes importants, avec un bref commentaire qui n'engage que son auteur. Seuls les textes (loin d'être au complet) de Latour (et quelques-uns de Callon) sont signalés ici.

- CALLON, Michel. Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'Année Sociologique*, 1986, vol. 36, n° spécial, p. 169-208

L'un des textes « fondateurs » définissant de manière précise tous les concepts de ce modèle de l'innovation. La notion de *processus de traduction* y est particulièrement développée.

- CALLON, Michel. Réseaux technico-économiques et irréversibilités. In BOYER, Robert, CHAVANCE, Bernard, GODARD, Olivier (sous la dir.). *Les Figures de l'irréversibilité en économie*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1991. p. 195-230

Analyse très dense et fouillée des mécanismes de l'émergence et de l'irréversibilité des réseaux « technico-économiques », reliant les secteurs des sciences, des techniques et de l'économie. Une véritable grille de lecture des innovations techniques.

- CALLON, Michel, LATOUR, Bruno. Le Grand Léviathan s'appriivoise-t-il ?. In GRAS, Alain, POIROT-DELPECH, Sophie (sous la dir.). *L'Imaginaire des techniques de pointe au doigt et à l'oeil*. Paris : L'Harmattan, 1989. p. 71-93

De portée philosophique, ce texte reprend la question de Hobbes sur les mécanismes de constitution du pouvoir : comment un acteur (un roi, un dirigeant politique, un leader...) peut-il parler au nom de la « multitude » ou la difficile question du passage du *micro* au *macro*.

- LATOUR, Bruno. Irréductions. In *Les Microbes guerre et paix, suivi de Irréductions*. Paris : Métailié, 1984. (Pandore). p. 171-271

Le plus philosophique et peut-être le plus fondamental des textes de Bruno Latour, développant une vision du monde radicalement associationniste, dans la lignée de Leibniz, Hume, Gabriel Tarde, Deleuze... A lire (et relire) absolument, même si la lecture peut en paraître difficile au premier abord.

- LATOUR, Bruno. *La Science en action : Introduction à la sociologie des sciences*. 2ème éd. rev. par l'auteur. Paris : Gallimard, 1995. (Folio Essais) (1ère éd. en 1987)

Ouvrage désormais classique, posant tous les fondements de la « nouvelle anthropologie des sciences et des techniques ». Incontournable pour comprendre la vision globale des sciences et des techniques proposée par Latour.

- LATOUR, Bruno. Le Travail de l'image ou l'intelligence scientifique redistribuée. *Culture Technique*, 1991, n° 22, p. 12-24

Très beau texte sur le rôle essentiel des dispositifs de vision dans l'activité scientifique.

- LATOUR, Bruno. « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée... Petite philosophie des techniques ». In *La Technoscience. Les fractures du discours*. Paris : L'Harmattan, 1992. p.27-40

Petite démonstration pleine d'humour du rôle des objets techniques dans la constitution du « social ».

- LATOUR, Bruno. « Les « Vues » de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques ». In BOUGNOUX, Daniel. *Sciences de l'Information et de la Communication*. Paris : Larousse, 1993. p. 570-596

Autre texte devenu classique, présentant, de manière très vivante, les postulats de base de la nouvelle approche des sciences, notamment le rôle de l'instrumentation et des « traces » dans l'activité scientifique. Peut constituer une première lecture introductive.

- LATOUR, Bruno. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte, 1994

Peut-être l'une des premières « extensions » de la critique latourélienne de l'épistémologie des sciences à la vision globale de la société et au domaine politique. La notion « d'hybride » y est développée.

- LATOUR, Bruno. *Le Métier de chercheur : regard d'un anthropologue. Conférence-débat à l'INRA, Paris, le 22 septembre 1994*. Paris : INRA, 1995. 95 p. (Sciences en question)
Texte très clair et accessible, constituant une bonne introduction à la nouvelle anthropologie des sciences et de l'innovation.
 - LATOUR, Bruno. Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du Travail*, octobre 1994, n° 4, p. 587-607
Une critique décapante de la sociologie traditionnelle, centrée uniquement sur le « social ».
 - LATOUR, Bruno et LEMONNIER, Pierre (sous la direction de). *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'Intelligence sociale des techniques*. Paris : La Découverte, 1994
Recueil de textes et d'études menées par plusieurs chercheurs membres ou proches du Centre de Sociologie de l'Innovation. Lire notamment la remarquable synthèse de Madeleine Akrich sur les sociologies de la technique :
 - AKRICH, Madeleine. Comment sortir de la dichotomie technique/société présentation des diverses sociologies de la technique. In LATOUR, Bruno et LEMONNIER, Pierre (sous la direction de). *De la préhistoire aux missiles balistiques. L'Intelligence sociale des techniques*. Paris : La Découverte, 1994. p. 105-131
 - LATOUR, Bruno. *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris : La Découverte, 1999 (Armillaire)
Le dernier ouvrage de Latour, qui prolonge la réflexion politique entamée dans *Nous n'avons jamais été modernes*, est l'un de ses livres les plus difficiles (et sans doute des plus discutables), mais pose de manière stimulante un regard neuf sur les questions les plus vives posées par les phénomènes des « techno-sciences ».
- Pour aller plus loin, on peut aussi consulter le site web de Bruno Latour, proposant de nombreux textes, en anglais et en français, à l'adresse suivante :
<<http://www.ensmp.fr/~latour/article.html>>